Irène Frain

L'allégresse de la femme solitaire



ROMAN Seuil

L'ALLÉGRESSE DE LA FEMME SOLITAIRE

IRÈNE FRAIN

L'ALLÉGRESSE DE LA FEMME SOLITAIRE

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

ISBN 978-2-02-148864-7

© Éditions du Seuil, mai 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À la mémoire de Fernando Librado
– homme de mémoire s'il en fut.
Et au Peuple des Coquillages.

Comme la plupart de ses protagonistes, l'héroïne de ce roman a bel et bien existé. Son parcours a suscité l'intérêt, voire la passion, de nombreux chercheurs américains.

Elle demeure malgré tout énigmatique, ce qui a récemment conduit l'un de ces chercheurs à déclarer : « Ce destin est une page blanche en attente d'une fiction. »

Une phrase à ne jamais prononcer devant un romancier.

« Nous sommes de la même étoffe que les rêves et notre courte vie est tout emmaillotée de sommeil. »

Shakespeare, *La Tempête*

– 1 –

La question

Tout dépendait. Pour certains, c'était arrivé l'année où les baleines tardèrent tellement à quitter la baie. Pour d'autres, l'histoire commença juste après l'attaque de la ville par les bandits.

Ou bien les gens se repéraient à un événement familial. Un deuil, un mariage, une naissance. Là aussi, ça dépendait.

Ils se rappelaient quand même que c'était l'époque où les propriétaires de ranches et les commerçants de la ville avaient été obligés de payer des impôts. Mais ils étaient incapables de citer l'année, 1853. Il faut dire que le pays était engourdi dans une sorte de non-temps. On tombait encore sur des habitants qui ignoraient leur âge exact, surtout les Indiens.

Certains jalons chronologiques qu'ils s'étaient bricolés étaient surprenants. Les marins, par exemple, se souvenaient que les courtiers chinois de San Francisco avaient acheté les peaux de loutres de mer et les ormeaux séchés

à des prix extravagants. Il s'est aussi trouvé quelques-uns pour dire : « C'est arrivé l'année où la beauté de doña Antonia s'est flétrie. »

Le Dr Shaw, lui, si on lui avait posé la question, aurait certainement répondu : « C'est l'année où je me suis mis à croire au destin. » Il ne voyait pas d'autre façon d'expliquer pourquoi il avait été mêlé à cette histoire. Ça avait tenu à un rien. Un rien qui l'avait conduit à vivre la période la plus tourmentée de sa vie.

Mais il est très peu probable qu'on l'ait interrogé. Il ne se confiait pas. Pas même à sa femme, pas même à son fils. Dès la fin de l'affaire, il s'était fermé, convaincu que cette année-là, et pour la première fois de sa vie, il avait été le jouet de forces obscures. Il s'obligeait à ne pas y penser. Il croyait avoir tiré un trait.

Des décennies plus tard, curieusement, lorsque les autres témoins ou protagonistes de l'affaire eurent disparu et que les journalistes se crurent autorisés à sonner chez lui, il les reçut tous. Il éludait aussitôt. Il avait sa méthode : urbanité, charme, manières exquises, ellipses, fausses confidences. Et une science consommée de l'esquive. Il pratiquait comme personne l'art de l'évaporation.

La veille de ses soixante-quinze ans, par conséquent, quand le Dr Shaw introduit dans son bureau-bibliothèque un jeune reporter tout feu tout flamme qui a fait le voyage de Chicago pour lui poser ce qu'il nomme désormais « la question » puisque c'est toujours la même : « Qu'est-ce

qu'il y avait derrière cette histoire, vous le savez, vous ? », il est absolument sûr de lui : ce jeune rouquin, en moins d'une demi-heure et pareil à ses confrères, se retrouvera dans la rue sans en savoir plus long qu'à l'instant où il a franchi le seuil de sa villa. Il n'aura même pas compris ce qui lui est arrivé. Sauf que cet après-midi-là, comme trente-cinq ans avant, un rien vient s'en mêler et ce rien (que le Dr Shaw, par la suite, ne manquera évidemment pas d'attribuer à un nouveau tour du destin), c'est l'article que lui tend le jeune reporter.

Pour être précis, il s'agit de la une d'un quotidien depuis longtemps défunt. Son papier a pris une teinte bistrée et paraît fragile. Aussi le rouquin, au lieu de découper ce long entrefilet, a-t-il préféré le signaler en l'entourant d'un trait de crayon.

Ce cercle a été tracé d'une main légère, on le distingue à peine. Ça n'a aucune importance, le Dr Shaw a compris de quoi parle l'article. Il a suffi qu'il lise son titre et le nom du journal pour qu'il se souvienne : on le lui a déjà montré. Il se rappelle aussi que c'était six mois après sa parution. On ne parlait plus guère de l'affaire et celui qui lui avait tendu le journal lui avait dit : « Lis ça. On parle de toi. »

Il avait refusé. Il avait déjà décidé de s'en remettre à l'érosion de l'oubli. D'avancer en aveugle, de ne plus jamais se souvenir.

Était-ce seulement possible ? Il ne savait pas. Il essayait. Ça ne marchait pas si mal.

Pour ce qui est de cette gazette, en tout cas, les faits lui avaient donné raison. Elle avait vite sombré et personne n'avait plus songé à lui parler de cet article. Comment imaginer qu'on puisse le lui ressortir trente-cinq ans après ?

San Francisco Daily Herald,
8 septembre 1853

Un voyageur fraîchement débarqué du steamer *Goliath* nous rapporte un événement pour le moins singulier survenu il y a une semaine sur le rivage de la mission Santa Barbara. Lors d'une chasse sur l'île désolée de San Nicolas, à quatre-vingts miles au large du pueblo de Los Angeles, le vieux pionnier et capitaine émérite George Nidever a découvert une femme indienne sauvage et l'a ramenée sur le continent.
L'inconnue est présentement logée sous son toit. C'est là que notre voyageur a pu l'observer, revêtue d'une robe de plumes noires assortie d'une cape d'une matière identique, et entourée du monceau d'objets qu'elle a tenu à rapporter de son île. Il affirme que c'est la plus belle Indienne qu'il ait jamais vue en Basse-Californie et même dans les nombreux pays d'Amérique qu'il a visités. Elle ne s'exprime que par signes, sa langue étant incompréhensible.

Depuis son arrivée, elle est d'excellente humeur et ne s'est montrée aucunement surprise par les merveilles de la civilisation, sauf lorsqu'elle a mis le pied sur le rivage et qu'elle s'est soudain trouvée en présence d'un cavalier, le Dr J. B. Shaw, régisseur de l'île de Santa Cruz. Croyant que le Dr Shaw et sa monture ne formaient qu'une seule et même créature, et le prenant sans doute pour on ne sait quelle mystérieuse divinité, la femme sauvage a été saisie de terreur et s'est prosternée à ses pieds.

Le Dr Shaw a longtemps exercé la médecine, il a su la rassurer avec la délicatesse nécessaire. On lui a donc confié le soin de veiller sur la santé de la sauvage, ainsi que la tâche de déchiffrer sa langue, étant donné ses connaissances étendues en matière d'idiomes exotiques.

R. B. Ederson

Le Dr Shaw lit l'article ligne à ligne, mot à mot, comme un de ces contrats qu'il signe depuis qu'il s'est lancé dans les affaires – il est maintenant à la tête d'un petit empire immobilier ; dans une vallée où il n'y avait jusque-là que des terres livrées aux coyotes et aux chevaux sauvages, il a construit une ville.

Il finit par relever le nez du journal :

– Où avez-vous trouvé ça ?

Puis, sans attendre la réponse du journaliste, il explose :

– Foutaises ! Ça ne s'est absolument pas passé comme ça !

Au sens littéral du terme, il est hors de lui. Il ne sait plus où il est, qui il est, s'il pense tout haut, s'il rêve, s'il se souvient.

En fait, il voit. Il voit et il entend. Et ce qu'il voit et entend lui semble aussi limpide que l'eau d'un atoll.

Il voit la plage, celle qui déroule son long croissant à un kilomètre et demi de ce bureau où il fait face au journaliste. La mer est extrêmement lisse, le soleil tape et ainsi qu'aujourd'hui il est une heure de l'après-midi. Sur le pont de la goélette – elle s'appelle *Cora*, ça lui revient aussi –, une femme danse, chante, tout entière à sa joie.

Comme tous les navires, la goélette a mouillé derrière la ligne des brisants. Les hommes du bord viennent de mettre le canot à la mer. Ils font de grands signes à la femme. Ils veulent qu'elle les rejoigne. Elle s'y résigne.

Le capitaine est à bout de nerfs. Dès que la femme a sauté dans le canot, il part à l'assaut de la barre.

Il connaît bien la manœuvre. Le canot épouse la crête des vagues, manque de disparaître dans les bouillons d'écume mais s'en extrait très vite et file d'un trait vers la plage.

La marée est descendante. À l'approche du rivage, les rouleaux, comme le vent, s'épuisent. La femme, cette fois, ne fait pas de difficulté pour quitter le canot ; elle est la première à bondir sur le sable. Les hommes d'équipage sautent à leur tour et, sans désemparer, hissent la barque en haut de la plage. Elle les suit.

Elle boite légèrement mais sa démarche est sûre, son port de tête, princier, et elle ne vacille pas, même à la lisière de l'estran, où des enchevêtrements d'algues étouffent le sable. Elle les repousse à grands coups de pied, arrime son regard à la crête des montagnes, aspire l'air à longues goulées, recommence à chanter et danser.

Le soleil est au zénith, tout le monde fait la sieste. Pas une voile à l'horizon. Hors le petit groupe qui vient de débarquer, la plage est déserte. Personne non plus dans les rues du pueblo.

Et soudain, jailli d'on ne sait où, un homme qui a tout l'air d'un pêcheur – chemise et pantalon dépenaillés, chapeau de paille – se poste devant une cahute où sommeillent des marins. Il hurle :

– Le *Cora* est là, sa grand-voile est jaune !

Des dormeurs ouvrent un œil, se lèvent, sondent la mer, constatent qu'il a dit vrai, la grand-voile de la goélette est bien jaune.

Un seul marin le contredit. Furieux d'être arraché à sa sieste, il couvre sa voix :

– Non, elle est blanche !

Le pêcheur maintient que la voile est jaune. Lui aussi est furieux, il injurie, vocifère. Ses cris réveillent les marins. Ils plissent les yeux à leur tour, scrutent la baie. Comme le pêcheur ne veut rien entendre, ils redoublent de hurlements :

– Le *Cora* est rentré, la voile est jaune, Nidever a réussi son coup !

Puis abandonnent la cahute et gagnent en courant la petite route corsetée d'eucalyptus et d'épineux qui longe le rivage, si aveuglés par le soleil qu'ils en titubent.

À l'endroit où on a halé le canot, la végétation s'éclaircit et la plage est à découvert. C'est là qu'ils voient la femme.

Comme sur le pont de la goélette, elle chante, elle danse. Elle est étonnamment présente, ses mouvements sont alertes et vifs, sa voix sonne clair. Les marins, à l'inverse, ont l'air de spectres.

Les voit-elle seulement ? Ses yeux sont toujours arrimés aux montagnes et aux forêts qui couronnent la baie. Son chant et sa danse semblent une prière qu'elle leur adresse et tout le reste lui paraît indifférent, la frappe sans pitié du

soleil, le fracas du ressac, la ronde surexcitée des oiseaux de mer au-dessus de sa tête, les coquilles de moules et d'ormeaux qu'elle écrase de ses pieds nus.

Si c'était une folle ? Pas impossible vu la façon dont elle est fagotée : une jupe taillée à la diable dans un tissu à carreaux noirs et rouges, une chemise de marin en coton blanc, un foulard noir, une veste de la même couleur – sans doute un vêtement d'homme, elle est trop large pour elle.

Son collier, en revanche, est magnifique : des pétales de nacre reliés par une attache gris foncé. Ils sont tous frappés de points disposés comme sur un dé. Il y en a neuf.

La femme n'a pas de chapeau. Elle doit s'en passer depuis des années, ses cheveux sont décolorés. Et emmêlés, usés. Sûrement des mois qu'elle ne les a pas peignés.

Quel âge a-t-elle ? Quarante ans, cinquante ? Là encore, difficile de trancher, sa voix est un pur cristal, on croirait celle d'une enfant.

De l'enfant, la femme a aussi la grâce native. Pas un de ses gestes qui ne soit à la fois exact et beau. On en est saisi puis on se demande : pourquoi cette danse ? Et son chant, que signifie-t-il ?

On tend l'oreille. En pure perte, on ne comprend rien.

Le soleil ne flanche pas ; les sables blanchissent encore. Les marins surgis des broussailles, comme l'épouse de Loth dans le livre de la Genèse, paraissent transformés

en statues de sel. L'inconnue, elle, s'entête à danser et chanter. Elle s'essouffle. Et finit par s'interrompre.

Elle brandit une grande canne. L'avait-elle en main quand elle a sauté sur la plage ou vient-elle de la sortir du canot ? Il faudrait le demander aux hommes d'équipage qui s'occupent à le vider, pas seulement du bric-à-brac qu'on trouve ordinairement à bord des goélettes et des bateaux de pêche, toiles huilées, caisses, vieilles couvertures, mais aussi paniers identiques à ceux des Indiens de la côte. Ils sont remplis d'objets les plus divers, dont un vase jaune à goulot étroit, des hameçons, un filet, et ce qui semble être un couteau – il faudrait l'examiner de près pour être fixé.

Un matelot renverse un des paniers. Un luisant tissu de plumes noires s'échoue sur le sable.

Cette femme est sans doute une naufragée. L'émotion qui la saisit à la vue de cette plage, est-ce la joie d'être sauvée ?

Pas le temps de spéculer. Un des marins qui viennent d'accourir interpelle le capitaine :

– Alors, Nidever, on a mis la main dessus ? Après tant d'années ? C'est la bonne, tu crois ?

Ledit Nidever ne bronche pas. Les matelots non plus. Ils se dépêchent de vider le canot. Des hommes d'équipage, les Indiens sont les plus rapides. On les sent pressés de s'en aller.

La femme s'est remise à chanter. Elle commence à fatiguer ; elle s'appuie sur sa canne et elle a cessé de danser.

Mais c'est comme avant, sa chanson donne le tournis. On ne sait plus qui on est, où l'on est, sur ce versant de la vie ou l'autre, le monde d'à côté, le royaume invisible dont parlent les Indiens, le Pays des Esprits, ou plus loin encore dans le ventre du Temps.

Comment s'y retrouver ? On a la tête si lourde. Tellement vide aussi. Comme le canot.

Le Dr Shaw se reprend. Il fixe le jeune reporter et grommelle :

– Qu'est-ce que je disais ?

Car il a parlé, il en est quasiment sûr.

Si c'est vrai, il a enfreint le serment qu'il s'était fait il y a trente-cinq ans : ne jamais dire un mot de cette affaire.

Il a beau se creuser la tête, il ne comprend pas ce qui l'a pris. Sa voix a flanché, puis il a eu comme un vertige et, passé, présent, il n'a plus fait la différence.

Pour tout dire, il a l'impression de sortir d'une transe. Il n'arrive qu'à dévisager, un peu sonné, le jeune reporter.

Il le trouve intrépide. Et assez futé pour comprendre qu'il a rouvert une vieille blessure.

Ce jeune homme doit aussi savoir que l'histoire de « la femme sauvage », pour parler comme l'auteur de l'article, n'a jamais été éclaircie. Ici, où la femme a débarqué, il se trouve toujours quelqu'un qui met le sujet sur le tapis. À l'instant, généralement, où l'on s'y attend le moins, lors d'une partie de pêche, à la fin d'un bal, d'un concert,

lors de la visite d'un parent, voire d'un échange informel avec des partenaires en affaires. Et ça finit chaque fois de la même façon : comme un feu de forêt mal éteint, les imaginations s'embrasent, les rumeurs, les hypothèses refont surface et tout aussi fatalement, quelques jours ou quelques semaines plus tard, une rédaction envoie ici un journaliste. Ils viennent parfois de loin, Boston, New York, Atlanta ou, comme aujourd'hui, Chicago.

*

Le Dr Shaw retrouve ses esprits. Et du même coup, son tempérament pragmatique. « Le mal est fait », se dit-il. « Mais je peux encore sauver la mise. »

Il a l'esprit vif, il sait tout de suite comment. Il désigne au jeune rouquin la terrasse qui prolonge son bureau-bibliothèque :

– Si nous allions parler de tout ça face à la mer ? J'ai commencé dans la vie comme chirurgien de marine et le panorama, d'ici…

Il joue sur du velours. Depuis cette terrasse, la vue est incomparable. Outre le long croissant de sable où l'inconnue avait débarqué, on découvre toute la baie, et par-delà, le long chapelet des îles. Il les pointe à son visiteur :

– Regardez. On voit tout l'archipel. J'ai longtemps vécu dans l'île d'en face. J'avais cessé d'exercer la médecine, j'étais devenu éleveur de moutons pour le compte de l'homme qui venait de l'acheter. Cette île-là s'appelle Santa Cruz. Quand elle paraît toute proche, comme maintenant,

et qu'elle vire au bleu-noir, c'est signe que le temps va changer. D'ailleurs les autres îles ont elles-mêmes changé, Santa Rosa, San Miguel, et surtout Anacapa, là, au sud de Santa Cruz. Elle aussi, on a l'impression de pouvoir la rejoindre en une heure de navigation mais c'est une illusion et la raison, c'est que le vent va se lever. Ensuite, il y aura un coup de chien. Certaines fois, il pleut tellement que les canyons s'engorgent. Ils se transforment en torrents de boue et l'océan, tout le long de la côte, n'est plus qu'une soupe marronnasse…

*

Le Dr Shaw sait y faire avec ce jeune reporter et ce n'est pas seulement son art de l'esquive, il est conscient de ses atouts, sa prestance restée intacte en dépit des soixante-quinze ans, la finesse de ses traits, son côté dandy – barbe et maintien impeccables, cheveux blancs mais drus, tout juste un début de ventre. Et bien sûr, ses yeux. Leur bleu transparent, il l'a souvent remarqué, met les gens en confiance.

Les yeux du jeune homme ont presque la même teinte que les siens mais ils sont durs. Sa bouche aussi ; il semble déterminé à ne pas quitter les lieux sans en savoir plus.

Le silence n'en finit pas. Il va falloir le meubler.

Le Dr Shaw change de tactique. Il prend cette fois le ton de la confidence :

– À la vérité, quand je repense à la journée où cette affaire a commencé, elle me paraît irréelle. Pas très étonnant car on m'avait arraché à ma sieste, et moi, je suis comme tout le monde dans ce pays, j'aime faire la sieste. Sur ce point d'ailleurs, cette ville n'a pas changé. Ce n'est pas pour rien qu'on la surnomme « la Belle Endormie »…

Le gamin cesse de fixer la mer. Il se tourne vers lui, surpris et même adouci. Il a mordu. Il va tout gober.

Enfin gober, il ne faut pas exagérer. Il ne s'agit pas de lui raconter des bobards. Il faut être plus subtil, lui servir de la vérité arrangée. Sur le ton qu'il faut, comme d'habitude. Il sera maintenant un brin mélancolique.

*

– Quand je dis « ville »… C'est un bien grand mot. En ce temps-là, on disait « pueblo ». Parce que, ici, qu'est-ce qu'il y avait comme habitants ? Deux mille cinq cents, trois mille à tout casser. Et encore, en comptant les gens qui possédaient des ranches sur les hauteurs. Une seule rue à mériter ce nom, State Street, celle qui reliait le village à la mission – vous avez dû la prendre en débarquant du steamer. Deux entrepôts, quelques cahutes sur la plage, c'est d'ailleurs dans une de ces cabanes qu'a commencé notre pharmacien. Si vous aviez vu ça. Et le reste… Pas de villas, pas de parcs, rien que des maisons de pisé ; minuscules, comme celle que je louais à l'époque ; et des ruelles biscornues, des bastringues, des gargotes. On a presque tout rasé, sauf le castillo, la chapelle, la caserne et

les demeures des vieilles familles espagnoles qui tenaient encore le pays.

Le Dr Shaw marque une pause. Il faut toujours avoir l'air songeur quand on feint d'égrener des souvenirs.

Cela dit, il n'invente rien. Donc continuer, un jeu d'enfant.

– C'était une époque bizarre. Les Américains venaient de conquérir la Californie et quantité de choses changeaient. Ils commençaient à mettre au pas les familles espagnoles – ou mexicaines, je ne sais plus, c'est tellement loin. En ce temps-là il y avait aussi des bandits mais les Yankees savaient y faire. Ils organisaient des élections, on choisissait un shérif, un maire, un juge du comté. Ils s'arrangeaient pour qu'on élise des hommes à eux, et la grande affaire, dès qu'ils étaient en place, c'était d'arpenter les terrains, établir un cadastre, décider qui possédait quoi puis dessiner des plans avec des rues qui se croisaient à angle droit. Ensuite, les gens qui avaient de l'argent achetaient des lotissements et construisaient des maisons. Dix ans plus tard, on avait des banques, des magasins, des immeubles en briques, des églises, des écoles, des hommes de loi, un tribunal, une prison digne de ce nom – avant, dès qu'on bouclait un voyou, il se faisait la belle. Moyennant quoi, il ne se passait pas grand-chose ici. Donc cette femme inconnue qui débarque, sur

le coup, ça a tourneboulé les gens. Mais ils ont vite oublié, moi le premier. C'est comme toujours, la vie continue.

*

Le Dr Shaw désigne maintenant les bâtiments de la ville :

– Et regardez ce qu'on a construit : la mairie, la poste, les hôtels, le brise-lames, le quai pour les steamers, le train, la gare, l'éclairage au gaz… Il n'y avait rien de tout ça quand je suis arrivé. Même pas de phare, là-bas, au bout de la pointe. Alors que le nombre de naufrages, entre les îles et ici… Au moins deux par an, si ce n'est trois. La baie, lorsqu'on la regarde depuis cette terrasse, on la prend pour une mare aux canards mais les courants sont terribles, et par là-dessous, c'est un cimetière de bateaux.

Il cesse soudain de parler. Il s'est pris à son jeu. Il a de nouveau l'impression d'être aspiré par un siphon.

Il parvient à se calmer. Il lâche la rambarde de la terrasse et dévisage le gamin. Il a quoi ? Vingt ans. Et l'envie féroce de réussir là où tous les autres ont échoué.

Ça l'émeut. Il lui a ressemblé. C'est justement ce qu'il a voulu oublier.

Il s'attendrit : « Je ne peux pas le laisser partir comme ça. » Et il décide de lui servir un petit rabiot d'histoires.

Arrangées, là encore. Pas grand-chose, juste de quoi l'empêcher de sécher tout à fait devant sa feuille blanche et de désespérer du métier de journaliste. Mais ensuite,

pas de quartier. Ce jeune reporter sera traité comme tous ceux qui sont venus lui poser *la* question : « Excusez-moi, j'aimerais continuer, seulement j'ai à faire ailleurs, je dois filer. » Puis rideau.

– Moi, pour être franc, ce qui m'a frappé dans cette histoire c'est qu'elle s'est passée l'année où les baleines ont tellement tardé à quitter la baie. Ce n'était jamais arrivé, tout le monde s'étonnait de les voir rester. Elles s'en vont généralement entre le 15 juillet et le 1er août. 1853, c'est la seule année où j'ai vu ça.

« Elles sont parties un lundi, je me rappelle. Et si j'ai gardé cette anecdote en tête, c'est que ça me turlupinait, moi aussi, qu'elles ne s'en aillent pas. La preuve, je me souviens de la date où elles ont gagné le large : le 29 août. Donc la femme sauvage – ou la Femme Solitaire, comme on a fini par l'appeler – a dû arriver le 30. Ou le 31, il faudrait que je vérifie.

« Ce jour-là, je me souviens aussi, les gens étaient tristes, c'est toujours comme ça ici quand les baleines s'en vont. Ils étaient soulagés de voir les choses rentrer dans l'ordre, mais tout de même, ça les rendait mélancoliques.

« Moyennant quoi, baleines ou pas baleines, cette époque-là, c'était le bon temps. On ne peut pas dire que ça ait changé. Rien que le climat. Le meilleur de la Californie, jamais de gelées. La preuve, mon parc. On est en décembre et il y a des fleurs partout. Les arbres aussi, toujours verts. De temps en temps, on a des tempêtes ou du brouillard qui nous plombe le ciel. Seulement ça dure quoi ? Une semaine. Il y a bien sûr la sécheresse mais on exagère, une tous les vingt-trente ans. Même chose pour les coulées de boue. Et qu'est-ce que c'est à côté du reste ? Tenez : vous avez vu ? Tout là-bas, derrière la chapelle, ces champs d'orangers…

C'est le moment crucial. Prendre soudain un air absent puis contrefaire l'homme qui sort d'un rêve :

– Comment j'ai pu oublier ? Il faut absolument que je me rende sur un chantier. J'ai dû vous en parler, je pense. Oui sûrement, je vous ai dit, cette ville que je viens de fonder là-haut, derrière les montagnes…

Le reporter n'y voit que du feu. Donc en profiter pour s'évaporer, léger, en elfe.

*

Comme toujours, c'est à sa femme que le Dr Shaw confie le soin d'exfiltrer l'importun. Elle est rompue au scénario. Dès que son mari la prévient que son entretien est fini, elle entre en scène. Elle pénètre dans le bureau, renouvelle au reporter les excuses de son mari et lui propose de visiter le jardin.

Le Dr Shaw a toute confiance en elle. Sur ce qui s'est passé ici il y a trente-cinq ans, elle ne connaît que ce qu'en disent la rumeur et la presse. Elle vivait au Canada ; le docteur et elle se sont rencontrés dix ans après les événements. Quand elle a posé « la question » – c'était inévitable –, il a éludé.

Il est allé se réfugier dans sa chambre. Depuis sa fenêtre, il voit sa femme, toujours aussi urbaine, emmener le jeune homme dans leur jardin exotique. Il a l'air enchanté, il s'incline à plusieurs reprises devant Mme Shaw ; il se fend même d'un baisemain. Puis il gagne la jetée où le steamer va bientôt accoster. Le Dr Shaw, lui, rejoint son bureau.

Il se produit alors un nouveau « rien ». Un fait anodin qui change le cours des choses.

C'est vraiment un rien : en face de lui, les reliefs de Santa Cruz semblent beaucoup plus nets qu'une heure plus tôt. Et l'île a l'air très proche. Signe qu'un coup de chien se prépare.

D'ordinaire il se dit – pensée mécanique : « Je vais consulter le baromètre. » Cet après-midi-là, il se fait une réflexion d'un tout autre ordre : « C'est sans doute ça, la vieillesse. Le passé, à l'approche de la fin, qui devient de plus en plus net. »

Ça devrait l'accabler. D'autant qu'il n'a toujours pas compris ce qu'il lui a pris après qu'il a découvert l'article du *San Francisco Daily Herald*. Ce passé qui bouscule le